

16Z
17395
(22)

Michael Jackson

Christian
Perrot

rockfolk

Albin Michel



79
19-50

MICHAEL JACKSON

170
0-1785

170
0-1785

170
0-1785
(24)

MICHAEL JACKSON

570
04785

60Z
7395
(22)

albin michel / rock & folk

rock & folk

*Collection dirigée
par Jacques Vassal*

501
280F1
(11)

88281-4391-8015-JD

CHRISTIAN PERROT

MICHAEL JACKSON

albin michel / rock & folk

DL-21-06-1984-18588



*Maquette de mise en page
par Claire Martineau*

© Éditions Albin Michel S.A., 1984
22, rue Huyghens, 75014 Paris
ISBN 2-226-02097-7
ISSN 0750-7852

Travail, famille, Gary :

« Beaucoup d'appelés, peu d'élus ! », la phrase du prêcheur résonnait encore dans la tête de Joe Jackson bien après qu'il eut quitté le temple. Il était maintenant chez lui, dans une modeste maison de Gary, Indiana, et essayait tant bien que mal de penser à autre chose en se partageant entre les six enfants qui se bouscullaient en braillant autour de lui. Sa femme, Katherine, s'occupait à l'étage du petit dernier, Michael : un joli bambin né le 29 août de cette année 1958 où Chuck Berry chantait *Sweet Little Sixteen* et Eddie Cochran le fameux *Summertime Blues*. Joe était ce qu'on appelle un garçon sérieux : jamais il n'aurait, comme tant d'autres, déserté le domicile familial pour fuir des responsabilités de plus en plus écrasantes ! Il avait au contraire la réputation d'être un père et un mari modèles, assumant son rôle de chef de famille comme un vrai patriarche et menant son petit monde dans la voie du Seigneur, à la baguette si nécessaire... Les voisines enviaient un peu Katherine, ancienne chanteuse de country and western, et ne rataient jamais une occasion de la féliciter d'avoir fait un si bon choix : son mari ne lui file-rait pas entre les doigts, lui ! Il ne dépensait pas sa paye dans la

bouteille, au moins, et rentrait le soir à la maison ! Il s'occupait de ses enfants ! Joe avait toutes les raisons d'être content, et il l'était, la plupart du temps. Seulement, il lui arrivait d'avoir le « blues », et même s'il était trop fier pour le montrer, ce satané « blues » qui lui tombait dessus lui faisait mal. D'autant plus mal qu'il arrivait toujours à l'improviste et qu'il s'était bien juré, il y a des années, de ne plus y penser... Il suffisait, parfois, qu'il écoute la radio pour que ça le reprenne : « Tiens, cette chanson-là, j'aurais très bien pu la chanter. Et mieux que ce chanteur à la gomme, encore ! » Écouter Chuck Berry, le voisin de Chicago, lui mordait les tripes encore un peu plus : « Quand je pense que j'ai accompagné ce gars-là à la guitare ! » Arrivé là, il était mal parti : les souvenirs du temps où, avec ses frères, il avait formé le groupe des « Falcons » remontaient à la surface et il ne pouvait pas s'empêcher de jeter un regard vers le placard où il avait enfermé sa guitare. Il n'avait tout de même pas voulu s'en séparer, il l'avait seulement mise sous clef... Il aurait peut-être mieux valu qu'il la vende, afin d'en finir une fois pour toutes ! Dans un monde où, sur la terre comme au ciel, il y a beaucoup plus d'appelés que d'élus, les Falcons étaient passés à la trappe. Comme des milliers d'autres groupes noirs ou blancs... « C'est la vie, se disait Joe Jackson, autant s'y faire et trimer dur sur terre pour ne pas gâcher aussi sa chance d'être élu par saint Pierre, le jour où il faudrait passer une porte là-haut ! » Il préférait y penser pendant la semaine, quand il était au volant de sa grue, à l'usine. Dans ces moments-là, un peu de rêve ne fait de mal à personne. Mais on n'était que dimanche après-midi, le meilleur moment de la semaine, et il ne fallait pas



Joe et Katherine Jackson : des heureux parents un peu possessifs !
— Photo Jeff Slocomb / L.F.I.-Cosmos.

laisser ce fichu « blues » du musicien raté le gâcher. Si seulement ce prêcheur avait pu trouver un sujet de sermon un peu plus entraînant que cette histoire d'élus... et de mis au rebut !

Contrairement à Joe, Katherine Jackson n'avait pas eu grand mal à accepter de laisser tomber la musique pour une vie de femme au foyer. Pendant que son mari était au travail, elle s'occupait de la marmaille. Elle comprit vite qu'elle pourrait calmer les petits en leur apprenant à chanter avec elle des vieux « spirituals » comme *Down In The Valley* ou *Cotton Fields*, et ils se débrouillaient tellement bien qu'ils devinrent vite une attraction pour les voisins ou les amis de passage. Joe n'y trouvait rien à redire : c'était une occupation familiale et saine, à ce qu'on dit. Par contre, il entra dans une colère folle le jour où il surprit Tito en train de jouer de la guitare. Sa guitare ! Celle qu'il avait soigneusement cachée avec tous ses souvenirs de l'époque des Falcons ! Alors ses gosses, pendant qu'il avait le dos tourné, fouillaient dans ses affaires et leur mère ne leur disait rien... on allait voir ! Heureusement, dans un dernier scrupule de guitariste, Joe Jackson se calma assez pour dire à Tito : « Assieds-toi. Je veux voir si tu peux vraiment jouer de cette guitare. Et si tu ne peux pas, Tito, attends-toi à une déroutée dont tu te souviendras ! » Tito regarda bien, ce jour-là, où il mettait ses doigts sur le manche de la précieuse guitare paternelle et sauva son arrière-train. Il se trouvait, par ailleurs, qu'il venait de réveiller les rêves de son père et qu'il inaugurerait, sans bien le savoir, la carrière des Jackson Juniors...

À partir de ce jour, Joe regarda d'un autre œil les tentatives musicales de ses rejetons. Des fils dont il pouvait, après tout,

être fier. Des vrais Jackson, une famille où l'on a toujours eu la musique dans le sang ! Il apprit ce qu'il savait du métier aux trois plus grands : Jackie, Jermaine et Tito, bientôt rejoints aux percussions par Marlon et le petit dernier, Michael. Les Jackson s'entraînaient sur des reprises de Ray Charles, de James Brown ou des Miracles, les « stars » du moment. Et ils travaillaient dur... Joe Jackson était un homme entier : à partir du moment où il réalisa que ses fils avaient peut-être une chance de réussir là où lui-même avait échoué, il mit son énergie à mettre toutes les chances de leur côté. Il leur acheta des instruments en dépit des protestations de sa femme, Katherine, un peu effrayée par la tournure que prenaient les choses et par la perspective de fins de mois difficiles, et sut les obliger à s'en servir. Ce n'est pas, bien sûr, que les gamins n'avaient déjà plus envie de jouer et de chanter, mais, comme tous les gamins du monde, ils avaient parfois la tentation d'aller taper dans un ballon avec leurs copains d'école... Ils n'en eurent guère l'occasion, et Michael Jackson s'en rappelle encore : « C'était presque une honte que nous n'ayons pas pu grandir comme les autres enfants. Nous devons répéter tous les jours après l'école pendant que les autres gamins jouaient au ballon. Parfois, nous les entendions rire et s'amuser, mais nous n'avions pas le droit de les rejoindre. Bien sûr, nous avons eu des tas de choses que les autres gamins n'avaient pas, mais nous avons dû faire des sacrifices pour les avoir ! » Jackie, lui, dut sacrifier son rêve de devenir joueur de base-ball professionnel pour être un des membres du clan Jackson. De toute manière, il allait bientôt être embarqué dans une telle aventure, qu'il n'aurait plus le temps de

regretter quoi que ce soit... Avant de devenir un groupe capable de passer sur les autres tel un rouleau compresseur, efficace et irrésistible, les petits Jackson durent apprendre à passer d'abord sur leurs propres désirs. Et peut-être même à se passer de leur propre personnalité ! Joe Jackson avait appris dans sa jeunesse qu'on ne réussit pas dans ce métier sans être fort, très fort, et il tenait à ce que ses fils fassent partie des rares élus. On a toujours tenu le travail en très haute estime chez les Jackson...

Ce sont les voisins qui ont commencé à appeler les petits Jackson les « Jackson Five », les cinq Jackson, collés l'un à l'autre comme les doigts de la main. Les autres gosses les détestaient allègrement et leur faisaient payer au prix fort le fait qu'ils ne se mêlaient pas à leurs jeux. Michael et Tito n'ont jamais caché que les gosses de leur rue leur jetaient des cailloux par la fenêtre pendant qu'ils répétaient et se moquaient ouvertement de leurs efforts. « Eh, les cinq Jackson ! Toujours dans votre trou ? Ça sert à rien, vous n'y arriverez jamais, espèces de bêcheurs ! » Voilà l'ambiance, certains soirs, autour de la maison des Jackson. Papa Joe sortait bien de temps en temps distribuer des taloches aux impertinents, mais il rentrait vite écouter ses garçons. Les autres avaient beau se moquer, il savait bien, lui, qu'ils faisaient des progrès ! D'ailleurs, il lui suffisait de voir le nombre de coupes qu'ils avaient déjà remportées dans des « talent shows » pour savoir qu'il n'était pas le seul à voir la qualité du travail des petits. D'ordinaire, la réponse du public était enthousiaste : les filles criaient — déjà ! — dès que le délicieux Michael se mettait à imiter James Brown en tournant sur lui-même et en se secouant dans tous les sens, et les gens leur

jetaient en vrac des bonbons et des dollars. Et, bien entendu, ils ne manquaient jamais de leur attribuer le premier prix... Ces compétitions entre groupes locaux n'avaient pas vraiment grande importance : on n'en ressortait qu'avec une coupe, l'argent qu'on avait bien voulu vous donner et l'espoir de faire un jour encore mieux, mais elles attiraient du monde. A en croire Michael Jackson, tout le monde ou presque faisait alors partie d'un groupe puisque « tout le voisinage y allait et tentait de gagner un trophée ». Cela est sans doute exagéré, mais rien qu'un peu. Il est certain que Gary, ville ouvrière peuplée d'une majorité de Noirs, était trop près de Chicago et de Detroit, deux des grands centres de la « soul music » des années 60, pour ne pas compter bon nombre de musiciens à l'affût de leur chance... Leur drame était que les Jackson Five, ces gamins, allaient leur faire de l'ombre en raflant à eux tout seuls toute la popularité, mais personne ne pouvait encore le savoir ! Dès qu'il sentit sa petite équipe d'enfants prête à affronter des publics autrement moins sympathiques que ceux, colorés et familiaux, des « talent shows », Joe se mit à leur chercher des engagements dans de vrais clubs. Le premier qui les accueillit, le « Mr Lucky's », doit aujourd'hui sa très relative célébrité à ce beau geste. Les Jackson entraient pour de bon dans le circuit de la musique professionnelle, et il semble, près de vingt ans après, qu'on ne soit pas près de les en déloger.

L'ambition et le succès aidant, la petite famille Jackson se mit à tourner de plus en plus loin de Gary, une ville finalement assez obscure. Pendant les week-ends et les vacances scolaires, tout le monde s'entassait dans un vieux bus Volkswagen et par-

tait pour des villes aussi éloignées que Boston, New York, Kansas City ou Saint Louis. Les Jackson Five apprenaient le métier à la dure. Ils firent les premières parties de groupes comme celui de James Brown, l'idole de Michael, Gladys Knight and The Pips, les Chi-Lites, les Temptations, Jackie Wilson, Etta James, les O'Jays, les Emotions ou Jerry Butler... toutes les vedettes du moment ! Avec leur répertoire de reprises, leur façon d'occuper une scène avec des « dance routines » inventées le plus souvent par Marlon, et la personnalité éclatante du petit Michael, le chanteur étoile, les Jackson Five sortaient en général vainqueurs de la gageure que représente le fait de passer en première partie d'immenses vedettes quand on est inconnus et — très — jeunes. Ceux qui leur succédaient devant le public apprirent très vite qu'ils n'avaient pas besoin de se faire de souci pour des « gosses si mignons » et qu'ils devaient plutôt se débrouiller pour briller deux fois plus que d'habitude après le passage des tornades de l'Indiana ! Pendant toute cette période d'apprentissage sur le vif, les Jackson Five prirent la mesure des vraies scènes puisqu'ils passèrent dans les salles les plus fameuses comme l' « Apollo » de Harlem et le « Regal » de Chicago, et ils en tirèrent une facilité à se mouvoir comme un « grand groupe » qui devait leur être bientôt très utile. Tout ceci, ils ne pouvaient pas l'apprendre à Gary, et Joe Jackson avait vu juste quand il avait enfin compris que « les gosses étaient très professionnels et qu'il ne fallait pas attendre plus longtemps », comme il le dira plus tard.

Les Jackson Five firent à l'époque une autre expérience en enregistrant deux disques. Le premier *Big Boy*, enregistré sur

un obscur label local, *Steel Town*, fut un échec, mais indiquait déjà dans quelle direction on emmènerait bientôt les charmants petits Jackson. On pourrait toujours compter sur la petite voix aiguë et passionnée du minuscule Michael, le James Brown miniature, pour chanter des choses de « grands » comme : « Je suis un grand garçon maintenant », et ravir aussi bien les teenagers que les parents émus. Réunir deux marchés importants et généralement totalement antagonistes, c'est le rêve de n'importe quel propriétaire de maison de disques de bon sens, et les Jackson étaient mieux placés que quiconque pour faire l'unanimité. Pensez donc : une famille chantante pour réconcilier les familles qui se disputent autour des postes de radio ! Qu'est-ce qu'on pourrait trouver de mieux ? Un deuxième quarante-cinq tours, *You Don't Have To Be 21 To Fall In Love* (On n'a pas besoin d'avoir 21 ans pour tomber amoureux !), enregistré cette fois-ci sur le label Mercury, connut le même échec en exploitant assez mal, une fois de plus, le filon décidément bien attaché aux Jackson Five de la romance pré-adolescente. Ces deux échecs n'entamèrent pas trop le moral des frères Jackson qui ne prirent pas l'affaire trop au sérieux et se contentèrent d'ouvrir grands leurs yeux et leurs oreilles pour comprendre ce qui se passait dans le seul domaine de la musique où ils ne s'étaient pas encore aventurés, celui du studio d'enregistrement. Un monde fascinant qui, pour l'instant, les dépassait encore et leur restait suffisamment étranger pour qu'ils s'y amusent comme les enfants qu'ils étaient, encore et malgré tout. Plus tard, Tito dira simplement de ces deux premières tentatives : « Nous n'étions pas prêts pour enregistrer », sans sembler le regretter

plus que ça ! Après tout, ce qui se passait dans un studio d'enregistrement était la seule chose sur laquelle ils n'avaient aucun contrôle, et on ne songerait jamais à leur en vouloir de ne pas avoir réussi du premier coup à décrocher un « hit ». Il leur avait manqué un producteur de talent, des compositeurs capables de leur fournir des chansons taillées sur mesure, et surtout une grosse machine capable d'assurer la distribution et la promotion d'un disque dans un pays aussi immense que les USA. Quelque chose comme Motown, par exemple...

Motown et sa légende : Joe Jackson y avait pensé, bien sûr, et souvent ! Depuis le début des années 60, ce label de Detroit fondé par un ancien boxeur et disquaire noir, Berry Gordy Jr, avait accumulé les « tubes » au point de devenir le plus important label indépendant des USA, et même la plus grosse entreprise noire du pays. Berry Gordy avait la réputation d'être dur en affaires, certes, mais personne n'aurait été nier son talent à découvrir des futures vedettes. Avec l'aide de Smokey Robinson, le chanteur des Miracles, il avait réussi à regrouper en dix ans la plus impressionnante pléiade d'artistes qu'on ait jamais vue dans un seul label. En 1968, Motown pouvait se vanter d'avoir sous contrat les Temptations, les Miracles, Diana Ross et les Supremes, Marvin Gaye, les Four Tops ou les Isley Brothers et Gladys Knight and The Pips, des acquisitions récentes du label. Sans oublier bien sûr Stevie Wonder, celui qui fut pour un temps « Little » Stevie Wonder, le petit Stevie Wonder, et qui signa chez Motown alors qu'il avait dix ans, précisément l'âge de Michael en 1968... de quoi faire réfléchir sérieusement un père comme Joe Jackson, non ? Les Jackson connais-

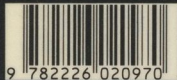
saient parfaitement les « hits » des chanteurs de Motown, naturellement. Mieux, ils les utilisaient pour se constituer un répertoire de reprises assez convaincant. Ils avaient même commencé leur tout premier « talent show », en 1965, en interprétant le célèbre *My Girl* des Temptations. Signe du sort ou pas, si on leur avait dit qu'ils auraient bientôt à interpréter ces reprises devant leurs créateurs eux-mêmes, tous réunis autour de Berry Gordy, ils ne l'auraient certainement pas cru en dépit de leur enthousiasme d'enfants ! Personne ne peut prévoir ce genre de choses et s'y préparer consciemment, pas même l'obstiné Joe Jackson. Il avait fait simplement tout ce qu'il avait pu pour ses garçons, les avait fait un petit peu connaître dans le milieu de la musique, et en était réduit à attendre un coup de pouce du destin. Il n'allait pas tarder...

Les Jacksons étaient prêts à passer à la vitesse supérieure. Ce qu'ils avaient en 1968 n'est rien en comparaison de ce qu'ils auraient plus tard, mais ils y tenaient parce qu'ils l'avaient gagné de haute lutte. En travaillant dur, en investissant les maigres revenus de la famille dans l'achat de matériel, en s'entassant à huit dans un car Volkswagen branlant pour partir en tournée... Contrairement à la plupart des groupes d'enfants, souvent hâtivement créés par des compagnies de disques pour rafler un marché puis disparaître, les Jackson Five étaient déjà — aussi incroyable que cela puisse paraître — un groupe solide et expérimenté, avant que quiconque s'intéresse vraiment à eux. Ils sauront toujours s'en souvenir pour remettre à leur place ceux qui, s'imaginant sans doute que tout a toujours été doré pour ce groupe exceptionnel, insinuaient régulièrement que les

Notre époque était en manque de « stars » et n'osait même pas se l'avouer jusqu'à ce que Michael Jackson arrive. Il vint à nous tranquillement, avec un disque sous le bras et de belles images pour l'illustrer.

De tous côtés, on mit les bouchées doubles pour rattraper le manque à rêver de ces dernières années et on découvrit un vrai personnage. Personne n'a vendu plus de disques que lui, il a grandi devant un micro, il chante l'amour mais n'a jamais touché une femme, il est le plus professionnel de tous mais pleure encore en chantant, il est noir mais s'est fait « blanchir » pour être accepté, il est immensément riche et célèbre mais tout aussi immensément seul : bref, il est incroyable ! Nous avons tiré tous ces fils, pour voir, sans rien exclure mais en nous gardant bien de fournir à la fois les questions et les réponses. Une manie qui se répand contre la volonté de Michael Jackson, mis à toutes les sauces, pressuré comme un citron, et qui finira par se retourner contre lui... Michael Jackson est un chanteur, on a presque fini par l'oublier. Nous avons voulu le rappeler et, chemin faisant, le fait que sa vie qui se confond depuis vingt ans avec la musique est un vrai roman s'est imposé comme une évidence. L'histoire de ce petit garçon de cinq ans qui croyait tellement fort avoir été créé pour distraire les gens qu'il est devenu, vingt ans après, la première « star » des années 80 est une belle histoire. Et, en plus, elle est vraie !

Christian Perrot collabore à *Libération*, *Rock and Folk* et *Jazz Hot*.



BIBLIOTHEQUE NATIONALE DE FRANCE



3 7502 00212604 5

39,00 F TTC

ISBN 2-226-02097-7

Participant d'une démarche de transmission de fictions ou de savoirs rendus difficiles d'accès par le temps, cette édition numérique redonne vie à une œuvre existant jusqu'alors uniquement sur un support imprimé, conformément à la loi n° 2012-287 du 1^{er} mars 2012 relative à l'exploitation des Livres Indisponibles du XX^e siècle.

Cette édition numérique a été réalisée à partir d'un support physique parfois ancien conservé au sein des collections de la Bibliothèque nationale de France, notamment au titre du dépôt légal. Elle peut donc reproduire, au-delà du texte lui-même, des éléments propres à l'exemplaire qui a servi à la numérisation.

Cette édition numérique a été fabriquée par la société FeniXX au format PDF.

La couverture reproduit celle du livre original conservé au sein des collections de la Bibliothèque nationale de France, notamment au titre du dépôt légal.

*

La société FeniXX diffuse cette édition numérique en vertu d'une licence confiée par la Sofia – Société Française des Intérêts des Auteurs de l'Écrit – dans le cadre de la loi n° 2012-287 du 1^{er} mars 2012.

Avec le soutien du

